

Déjà 60 ans à Montréal

Naïm Kattan

Number 772, May–June 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71675ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (print)

1929-3097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Kattan, N. (2014). Déjà 60 ans à Montréal. *Relations*, (772), 10–10.



DÉJÀ 60 ANS À MONTRÉAL

Cette année marque le soixantième anniversaire de mon arrivée à Montréal, en février 1954, dans des rues bordées de neige. Je ne connaissais personne et personne ne me connaissait. J'étais résolu à apprivoiser cette ville. Pour commencer, il importait que j'y trouve ma place, car être juif francophone ici n'était point courant. On m'abordait avec surprise, et les portes s'entrouvraient à peine. Après divers échecs, je me suis présenté au Congrès juif canadien et j'ai proposé à son directeur d'alors, Saul Hayes, d'y créer un service français. Le directeur de la Bibliothèque juive, David Rome, avait fondé, sous l'égide du Congrès juif canadien, un Cercle juif où des francophones de toutes origines se réunissaient chaque mois pour écouter un conférencier. On m'a invité et j'ai entretenu l'auditoire de mes rencontres avec des écrivains français: Gide, Claudel, Mauriac, Malraux. Cela m'a valu ma première entrevue à Radio-Canada. René Lévesque, dans son émission radiophonique *Carrefour*, me demanda de commenter le roman d'Yves Thériault, *Aaron*, premier ouvrage d'un Canadien français sur les juifs. Au bout de quelques mois, je fus engagé par le Congrès juif pour mettre sur pied ce service français dont j'avais suggéré la création. Cela m'a permis de fonder le *Bulletin du Cercle juif*, dans lequel je faisais état d'activités culturelles juives et canadiennes-françaises. C'était, comme on l'a signalé plus tard, une des premières publications françaises non

catholiques au pays. Pour moi, c'était certes une tentative de gagner ma vie, mais également un effort pour prendre part à la vie culturelle de ma nouvelle ville, non comme spectateur ou témoin, mais en tant que participant.

On m'avait signalé, avant mon arrivée, que l'Église catholique régnait sur la vie culturelle et sociale. Dès les premiers mois de ma résidence à Montréal, mes rencontres avec l'élite catholique furent nombreuses, d'abord avec des membres du clergé qui en étaient l'épine dorsale. L'accueil fut généralement chaleureux. On ne me demandait pas de changer de religion mais de parler de la mienne. Ainsi le père Georges-Henri Lévesque – fondateur de la Faculté des sciences sociales de l'Université Laval – m'invita au séminaire des dominicains à Québec pour parler du judaïsme. Un peu plus tard, le père jésuite Richard Arès, directeur de *Relations*, me demanda d'écrire un article sur les juifs et la langue française. L'abbé Louis O'Neil, qui, avec l'abbé Gérard Dion, était l'auteur d'un célèbre manifeste antiduplessiste («L'immoralité politique dans la province de Québec», paru dans la revue *Ad usum sacerdotum*, en juillet 1956), m'invita à sa résidence. Ce fut le début d'une longue amitié. À mon tour, j'invitai le père dominicain Bernard Mailhot à donner au Cercle juif une conférence sur le racisme, thème du cours qu'il donnait à l'Université de Montréal.

Mes rapports avec les milieux laïques de l'époque ne furent pas moins nombreux. Ainsi, le journaliste André Laurendeau m'invita à parler de Bagdad à son émission de télévision *Pays et Merveilles*. Ce fut l'amorce d'une profonde amitié. Un jour, je lui exprimai ma surprise que *Le Devoir*, dont il était le rédacteur en chef, ne faisait

jamais état dans ses pages littéraires des écrivains canadiens-anglais et américains; il me proposa d'en être un chroniqueur. Ma collaboration à ce journal se poursuit encore aujourd'hui. Journaliste à *La Presse*, Jean-Marc Léger m'interviewa et notre amitié demeura vivante jusqu'à son décès. Plus tard, Jean-Louis Gagnon m'invita à être un chroniqueur de politique internationale au *Nouveau Journal* qu'il venait de fonder. Léon Dion me fit part de sa thèse de doctorat sur le national-socialisme, me proposant plus tard, en 1961, de donner un cours sur le Moyen-Orient à l'Université Laval.

Je signale ces rencontres qui, dès mes premières années à Montréal, ont constitué la trame de ma vie, pour réitérer mon sentiment d'amitié à ceux qui, même disparus, demeurent vivants pour moi. Pour exprimer aussi ma gratitude à tous ceux qui m'ont permis de faire miens le pays, sa langue et sa culture. Ma participation à la vie culturelle m'anime d'un vif sentiment de responsabilité. Il y a soixante ans, on ne pouvait pas rêver de l'ampleur et de l'épanouissement de cette culture. Certes, des obstacles et des embûches existent toujours. J'ai cependant confiance que nous constituons désormais une importante dimension de la francophonie. ●